Document generated on 07/14/2025 10:58 p.m.

Horizons philosophiques

David Brezis, *Kierkegaard et le féminin*, Paris, Cerf, La nuit surveillée, 2001, 187 p.

Dominic Desroches

Volume 13, Number 1, Fall 2002

Religion et pluralisme

URI: https://id.erudit.org/iderudit/801229ar
DOI: https://doi.org/10.7202/801229ar

See table of contents

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)
1920-2954 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Desroches, D. (2002). Review of [David Brezis, *Kierkegaard et le féminin*, Paris, Cerf, La nuit surveillée, 2001, 187 p.] *Horizons philosophiques*, *13*(1), 125–128. https://doi.org/10.7202/801229ar

Tous droits réservés © Collège Édouard-Montpetit, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

David Brezis, *Kierkegaard et le féminin*, Paris, Cerf, La nuit surveillée, 2001, 187 pages.

Dans le sillage de ses grands ouvrages précédents *(Temps et présence. Essai sur la conceptualité kierkegaardienne*, Paris, Vrin, 1991 et *Kierkegaard et les figures de la paternité*, Paris, Cerf 1999), D. Brezis, chercheur au CNRS, poursuit pas à pas son enquête dans ce qu'il a convenu d'appeler le réseau de correspondances rattachant la philosophie à la vie. Le projet de l'A. n'a donc pas changé : il s'agit de mettre en rapport la conceptualité avec l'existence, autrement dit de montrer que la pensée de Kierkegaard est inséparable de son existence vécue. Si *Kierkegaard et les figures de la paternité* avait montré de manière très convaincante, à travers nombre de jeux de miroir, comment Kierkegaard conçoit la défaillance de la figure de l'autorité, notamment la figure du père et du penseur spéculatif — voir notre compte rendu dans *Philosophiques*, printemps 2002 —, il est important d'en bien saisir les conséquences. Et c'est justement ce à quoi s'attache l'A., plus rigoureux que jamais, dans le présent ouvrage. Dans *Kierkegaard et le féminin* en effet, le défi est désormais de situer et de comprendre, confrontés que nous sommes à l'omniprésence de la figure du père et de ses doubles dans l'œuvre kierkegaardienne, le pourquoi de l'absence de la figure féminine (ou maternelle), ou l'énigme du féminin. Cela dit, voyons comment l'A. entend étudier cette énigme du féminin dans l'œuvre de l'écrivain danois.

Dans les deux premiers chapitres, l'A. reconstruit la place du féminin. Pour ce faire, il s'inspire du schéma œdipien pour proposer, en cela conforme à la pensée des irréconciliables de Kierkegaard, deux séries de scènes qui s'opposent : d'abord les scènes du *désir*, c'est-à-dire les scènes pour lesquelles le héros espère accéder à l'intimité du féminin après avoir écarté le rival paternel (17-102) et ensuite les scènes du *renoncement*, dans lesquelles, au contraire, il consent à s'éclipser devant ce rival (103-172). Ainsi, résume l'A. dans l'introduction, «la place du féminin se joue-t-elle entre deux antagonistes du texte kierkegaardien : l'une dans laquelle le féminin semble, sinon totalement absent, du moins totalement dominé par la figure paternelle, l'autre, au contraire, dans laquelle sa présence se révèle, au sein même de cette sphère, secrètement menaçante : l'une qui réinscrit le féminin dans un système de rapports entièrement noué autour du drame du Tremblement de terre, l'autre dans laquelle il se révèle lui-même habité par l'obsédante figure du féminin». (16) Qu'est-ce à dire concrètement? Examinons les scènes du désir.

Le premier chapitre est entièrement consacré à la recherche de passages de l'œuvre, mais principalement dans les *Papirer*, dans lesquels Kierkegaard conçoit le féminin à partir du rapport d'exclusion dont est victime l'enfant en regard de la jouissance des époux, où le féminin est conçu comme objet de désir. À ce sujet, l'A. s'intéresse surtout à la scène de la tonnelle dans le banquet d'*In vino veritas*, la première partie des *Étapes sur le chemin de la vie*, et à la cérémonie du thé, toujours dans les *Étapes*. La scène de la tonnelle peut se résumer ainsi : alors que les époux trouvent refuge sous la tonnelle, ils sont alors épiés par d'autres qui observent leur plaisir conjugal (27). Le féminin est ici compris comme l'objet d'un rapport d'observation par un tiers. Quant à la cérémonie du thé, elle peut aisément se résumer ainsi : l'absorption du thé (*indsuge*) par l'assesseur s'effectue en même temps qu'il pose le regard sur son épouse, en même temps qu'il trouve réconfort chez elle, ce qui fait dire à l'A. que l'absorption du thé renvoie à la douceur maternelle, au sein de la mère (40).

Nous en sommes à l'oralité. Cette lecture audacieuse trouvera diverses formes de confirmation au fil de l'analyse. Les extraits choisis par l'A., se renvoyant les uns aux autres comme dans un réseau de sens, trouvent leur cohérence dans la chute du rival. Ainsi peuvent-ils, bousculés par maintes hypothèses de lecture, expliquer l'échec de la répétition dans la *Répétition* et donner au «Premier amour», thème cher à Kierkegaard et aux romantiques, une signification profonde. L'A. montre avec finesse que la nostalgie de la mère s'exprime chez Kierkegaard dans certaines scènes et certains tableaux hérités des écrivains romantiques, comme Schlegel et Tieck par exemple (62). La démonstration est forte et ne laisse planer aucun doute.

Or c'est précisément face à la rigueur de l'idéal du christianisme qu'il faut, à ce stade-ci de l'enquête, situer l'absence de la figure maternelle, comme l'explique et le résume excellemment ce passage lu en page 101 :

S'il arrive qu'en dehors de l'œuvre esthétique, Kierkegaard évoque le féminin, c'est le plus souvent pour l'accuser de pervertir l'idéal de rigueur propre au christianisme authentique, un christianisme qui, exclusivement ordonné autour de la figure du père, n'intègre aucun élément maternel, fût-ce sous forme idéalisée. Ainsi peut-on observer que le vaste réseau de correspondances tissées autour de la figure de la mère ne contient pas la moindre extension au domaine chrétien. Parce qu'elle désigne toujours ce qu'il faut quitter sans retour (sans possibilité de réappropriation idéalisante), elle ne se projette dans aucune représentation religieuse et, en particulier, ne s'incarne guère dans l'image de la Vierge. Entre sa douceur et le christianisme, l'antinomie est pour Kierkegaard irréductible.

Pour l'intelligence de notre lecture — et ce même si une interprétation rigoureuse de certains propos de l'assesseur Wilhelm peut nous obliger à nuancer —, gardons à l'esprit cette antinomie ou, mieux, cette ambiguïté à laquelle est confronté Kierkegaard.

Le second chapitre est consacré à la recherche de passages dans lesquels Kierkegaard conçoit le féminin comme objet de renoncement, dont l'exemple paradigmatique est la rupture des fiançailles par Kierkegaard. C'est à ce moment que l'A. revient sur la figure du père pour la transformer, car celle-ci n'incarne plus simplement l'autorité. On assiste plutôt à son effacement. Dans le même élan, l'A explore la maïeutique comme image de l'engendrement, la puissance divine comme seule instance créatrice légitime pour Kierkegaard ainsi que la pseudonymie dans son rapport à la paternité. On retiendra notamment de ces analyses que l'A. dresse un parallèle intéressant entre la figure de Socrate et celle de Jean Baptiste (les deux s'effaçant devant une cause qui les dépasse) pour expliquer le renoncement de l'homme, endossé par Kierkegaard, face à la puissance de Dieu. Kierkegaard veut éviter de s'attribuer une paternité qui n'appartient en vérité qu'à Dieu : il doit s'effacer devant l'instance divine afin d'en transmettre humblement le message. C'est dans cette perspective que doit être compris l'usage par Kierkegaard des thèmes du don (*Gave*), de la maïeutique et le recours à la pseudonymie et la communication indirecte : l'engendrement ne doit plus relever frauduleusement de l'homme, mais seulement de Dieu. Ici, d'ailleurs, sont mis à profit les enseignements du *Kierkegaard et les figures de la paternité*, car si Kierkegaard se soustrait à la paternité en rompant avec Régine, s'il use de la maïeutique afin de rendre attentif, sa pseudonymie illustre à merveille sa capacité de renoncement devant l'idéal du père (134-142). Pour étayer sa thèse, l'A. se penche avec

bonheur sur le drame des disciples de Kierkegaard (Eirikson, Nielsen et Goldschmidt) et l'effacement de celui-ci devant Schlegel, le grand rival et mari de Régine. Cette féconde analyse (sans jeu de mots) d'un Kierkegaard refusant de s'immiscer dans le rapport à autrui, en homme du renoncement, culmine dans la thèse de l'emprise du féminin (173-187), qui vient mettre un terme à l'enquête.

Le troisième et dernier chapitre enfin, sous l'intitulé «L'emprise du féminin», tente de faire une synthèse des avancées vues plus haut. L'A. y affirme, peut-être en guise de conclusion : «Malheureux destin qui soumet Kierkegaard à l'emprise de la femme, heureux destin qui le soumet à l'emprise du père : tout se passe au fond comme s'il était l'enjeu d'une lutte entre deux instances inconciliables, une instance féminine qui tente de le retenir dans la finitude et un Père qui cherche à l'entraîner au-delà du fini. De ces deux instances, aucune ne veut le laisser s'échapper, chacune l'engage au contraire à lâcher l'autre». (184) Voilà donc illustrée de manière magistrale l'ambivalence fondamentale se trouvant au cœur de la conception kierkegaardienne du féminin : il s'agit bien entendu d'une alternative indécidable. Kierkegaard ne disait-il pas lui-même quelque part : «La nature féminine est un abandon sous forme de résistance»?

Ce petit livre sans conclusion renforce notre impression que D. Brezis est assurément l'un des meilleurs lecteurs de Kierkegaard à l'heure actuelle. La rencontre de la philosophie et de la psychanalyse proposée dans *Kierkegaard et le féminin* tourne visiblement en faveur de cette dernière. D'ailleurs, si le livre précédent était ponctué de digressions philosophiques — il traitait des figures paternelles —, celui-ci donne plus d'espace à la voie royale de l'inconscient. Car selon l'approche retenue par Brezis pour cerner les images du féminin, qui laisse étrangement de côté l'interprétation du discours sur la *Pécheresse* exposant l'ensemble des traits religieux spécifiques à la femme (*OC*, XVI, 357-366), le Kierkegaard de l'A. met plus en scène des fantasmes que des concepts. L'approche psychanalytique, si elle est attentive au langage et aux associations libres, s'avère très utile pour éclairer certains événements marquants de la vie de Kierkegaard, comme le drame des fiançailles et le Tremblement de terre, bien qu'elle nous tire parfois dans des sentiers non balisés au départ. Cela nous change pour le mieux, s'il faut le dire, des vieilles interprétations psychologiques de l'œuvre de Kierkegaard, comme celles de Mesnard et de Grimault pour ne pas les nommer.

Au fur et à mesure cependant que nous tournons les pages de cet excellent livre, le premier à notre connaissance entièrement consacré au féminin chez Kierkegaard, nous avons l'étrange impression que Kierkegaard ne respire plus, tellement l'enquête psychanalytique menée de main de maître par l'A. est serrée, voire étouffante. L'analyse de l'A., qui profite des *Papirer*, est très personnelle. Une preuve peut-être : Brezis, qui poursuit l'étude débutée dans ses ouvrages précédents, rappelons-le, ne ressent presque jamais le besoin de se référer aux autres études sur Kierkegaard ni aux autres commentateurs qui ont déjà abordé le thème du féminin, comme C. Anne par exemple. À tel point que l'on est en droit de se demander de qui parle parfois l'A.? Parle-t-il toujours de Søren Kierkegaard, le fils de Michael Petersen? Parle-t-il de lui-même? Où se trouve la frontière (si elle existe) entre ce qui relève de Kierkegaard l'homme, de Kierkegaard l'écrivain pseudonyme et ce qui relève de l'A., lui-même investi dans l'interprétation? Mais ces questions, qui ne touchent

aucunement le fond du texte, ne sauraient toutefois ni masquer ni mettre en doute les intuitions remarquables de l'A. qui sait mieux que quiconque faire son chemin dans l'œuvre de Kierkegaard, lui-même fin psychologue. À n'en jamais douter, Kierkegaard n'eut pas été déçu de pouvoir compter sur un lecteur aussi attentif, aussi puissant et intelligent que David Brezis.

Dominic Desroches
Université de Montréal
Département de philosophie